

À propos de la *Chrestomathie marocaine* de Georges Séraphin Colin  
et de sa réédition sous le titre : *Florilège de littérature orale marocaine*.

Chrestomathie ! Voilà un terme qui peut surprendre aujourd'hui : devenu désuet, il était pourtant courant chez les universitaires au XIXe siècle. Georges Séraphin Colin (1893-1977) appartenait encore à une génération de savants imprégnés de culture classique et son choix de recourir au grec n'était certes pas indifférent. En effet, le mot « chrestomathie » du grec *krestos*, « utile » et *manthanein*, « apprendre », désigne un recueil de textes tirés d'auteurs classiques, c'est-à-dire de sources littéraires témoignant de valeurs considérées comme permanentes, faisant autorité et, à ce titre, dignes d'être étudiées. Or il s'agit, dans la présente anthologie, de récits relevant tous, non pas de l'écrit, mais de l'oralité : ils ont été pour la plupart d'entre eux, comme le souligne Colin : « recueillis de la bouche d'informateurs ». L'appellation « Chrestomathie marocaine » met donc l'accent sur l'importance que revêt, aux yeux de l'auteur, cet ensemble transmis oralement.

Zakia, ma co-auteure, vous a fait apprécier les qualités artistiques du texte original arabe dont nous avons, bien entendu, respecté scrupuleusement l'intégrité. La traduction en français que nous proposons fut – est-il besoin de le dire ? – une entreprise difficile. Traduire exige une lente imprégnation du texte de base au moyen d'une lecture minutieuse, renouvelée, pour que soit tentée dans la langue d'arrivée une traduction aussi fidèle que possible, jusque dans son rythme et sa tonalité. Tel fut, du moins, notre objectif au terme d'une longue collaboration (deux bonnes années) où se conjuguent et se complètent les compétences de chacune. Enfin, des notes explicatives, en bas de page, éclairent, chaque fois que cela est nécessaire, des faits de culture. Quant à la bibliographie, elle est conçue dans le but de guider les chercheurs intéressés par l'étude du conte.

Avant d'évoquer la diversité des genres narratifs réunis dans ce volume, j'aimerais d'abord vous montrer la présence d'éléments glanés dans nos textes qui relèvent de la technique même du conteur, de l'art propre à ce que nous appelons la "performance" du conteur. Vous n'avez pas manqué d'observer que, lorsqu'il raconte une histoire devant son public - ou, plus souvent, entouré de son public (*halqa*) - un conteur a, en règle générale, le souci d'entretenir l'attention de son public. Il le fait grâce à tout un jeu subtil de communication qui permet d'animer le lien indispensable entre celui qui raconte et celui qui écoute.

### **Jeu de communication conteur/public**

Premier exemple : nous sommes à un moment du récit où un jeune garçon est en train de subtiliser de la nourriture : le narrateur prend à témoin son auditeur ; il s'adresse directement à lui, il l'implique en quelque sorte dans l'histoire et sollicite son avis, lui disant : « et que penses-tu... ? »

f-āinək elā-dāk-ən-nəms d-wuldo ?

فاينك على ذاك النمس د ولده ؟

"...et que penses-tu que fit ce fouinard de fils ? (pp. 420-421)

On remarquera un trait qui peut paraître insolite et est cependant fréquent dans le style oral : l'emploi de l'affixe *-k* (2e pers. masc. sing.) attaché ici à *fain*. Cet usage particulier du *-k* a été étudié par des linguistes, comme les professeurs Sowayan et Palva. William Marçais commente cet usage à propos des Textes de Takrouna ; il lui attribue ce qu'il appelle une "valeur éthique": "ce qu'énonce le sujet parlant, dit-il, est conçu comme s'adressant particulièrement à un auditoire, réel ou supposé".

Autres exemples: le narrateur entretient une forme de complicité avec l'auditeur (« laisse ces propos... »), comme s'il confiait à celui-ci le soin de raconter lui-même :

u-ħälli l-klām hna ħætta nēāudo nṛəžeō-lo.

وخلي الكلام هنا حتى نعاودوا نرجعوا له.

"...laisse ces propos ici, nous y reviendrons après..." (pp. 204-205)

On notera ici l'usage qui est fait de l'impératif au singulier (*ħalli*, « laisse »), puis du verbe suivant au pluriel ; les deux associent également narrateur et public.

Plus loin, la formule fréquente dans les contes, *ārā-lna* (impératif = « donne-nous à voir »), marque la transition dans le déroulement du récit, correspondant à "revenons à" ; « quant à ».

ārā-lna Smīmīε-ən-nda !

ارا لنا سميع النداء !

Revenons-en à *Smīmīε-ən-nda* ! (pp. 338-339)

Il existe d'autres formules propres à la langue du conte dont voici l'illustration.

### **Autres Formules du Conte**

Voici, par exemple, une formule rimée qui suggère le rythme du temps qui passe:

mšāt iyyām u-žāt iyyām.

مشات أيام وجات أيام.

"des jours s'en sont allés et des jours sont venus" (pp. 361-362)

(autrement dit : des jours et des jours passèrent)

Voici le type de formule finale qui clôt le conte (il en existe de multiples variantes)

u-tqāḍāt əl-ḥrāfa u-thərrsət əz-zlāfa !

وتقاضات الخرافة وتهرست الزلافة.

"L'histoire est terminée et le bol est cassé" (pp. 534-535)

ou, plus simplement :

u-s-sālām ...

والسلام !

"Et je vous salue !" (pp. 328-329)

Remarquons encore que l'une des caractéristiques du conte en général est de passer sans transition du monde réel au monde irréel, d'un environnement quotidien à un univers totalement irrationnel, absurde. Nous avons précisément ici l'exemple d'une phrase qui nous fait basculer subitement dans l'incohérence. Est-ce pour surprendre et amuser l'auditoire ? C'est probable.

Une femme se rendant au hammam emporte "*de vieilles affaires qui se souviennent du grand-père des fourmis quand son père était bouc.*" (p. 162)

Examinons maintenant les différents genres narratifs réunis dans ce livre. Voici quelques indices sans trop déflorer votre plaisir de lecteur.

### 1 - Contes, anecdotes, scènes vécues

Dans la première section, figurent de nombreuses anecdotes qui relatent, sur un mode plaisant, des faits de la vie quotidienne comme autant de petits tableaux de la vie rurale et citadine au Maroc. C'est toute une vie grouillante en ville, les jours de souk, où se côtoient des gens très divers venus vendre et acheter. Il y a le *drâwi*, le *sfâqsê*, le *Hilâli* (grand chef nomade). Il y a le montagnard (le *jebli*) et sa femme, trop naïfs et si facilement grugés ; il y a le bédouin, proie facile d'une redoutable femme, *Aïcha Laabo*, qui se joue des hommes se trouvant sur son chemin... Bref, tous ces gens sont désignés selon leur origine géographique, ethnique, ou selon leur statut social comme le *khammâs* et les

domestiques noirs, ou selon une habitude qui les caractérise comme le *hashâishi*, le fumeur de hachich. Parfois, des formules stéréotypées que nous appelons en folklore "le blason populaire" désignent les traits distinctifs qu'on leur prête. Formules ironiques, peu amènes dont on trouvera des spécimens dans la section des proverbes : c'est le cas pour les Zaërs, les habitants du Tafilalet et les juifs.

Passons aux contes. Je choisis l'un d'eux intitulé "*Rṭel u Nûṣ Rṭel*" parce qu'il est tout à fait représentatif. C'est en effet la version d'un conte archétypal bien connu des folkloristes, enregistré dans la classification internationale (*The Types of the Folktale*) sous le numéro 950. Pour le domaine arabe (incluant le conte berbère), nous disposons maintenant de la monumentale classification que nous devons au travail acharné, passionné, du Professeur Hasan El-Shamy. En voici les références : *Types of the Folktale in the Arab World*, Indiana University Press, 2004, 1255 p.

Ce qui fait l'intérêt exceptionnel de ce conte, c'est que son existence est attestée en Egypte antique par Hérodote. Il se racontait donc il y a au moins 2500 ans et il a continué de se propager jusqu'à nous (cf. Galley 2003 : 119-147). Nous sommes donc en présence d'un phénomène de continuité culturelle exceptionnel, en même temps que de diffusion universelle : ce conte s'est diffusé dans le monde entier. Des chercheurs ont pu dessiner le tracé de sa propagation qui serait partie tôt d'Egypte et de Grèce hellénistique, gagnant l'Inde et la Chine. Une vague en retour se serait déployée vers l'Ouest, pénétrant l'Afrique, avant de se répandre en Europe où la littérature médiévale s'en empare, puis de gagner le Canada et l'Amérique entière.

Comment expliquer une telle popularité ? Il s'agit en somme d'une intrigue policière : deux jeune garçons orphelins de père - c'est une fratrie - deux garçons de famille pauvre ont accédé au trésor royal et commis un vol. Une prouesse ! Un scandale pour les tenants du pouvoir ! Quand les deux frères réitèrent leur expédition, l'un d'eux (dans notre cas, c'est *Rṭel*) est pris au piège posé par le pharaon. Le survivant (*Nûṣ Rṭel*) déploie alors audace et ingéniosité pour récupérer le cadavre, afin de reconstituer le corps et l'ensevelir, comme l'exige la tradition. Tel est le schéma de base.

Mais sur cette trame narrative va se greffer, selon les versions, un enchaînement de défis réciproques, une escalade de ruses et contre-ruses auxquelles se livrent les deux protagonistes, le roi (pharaon, ou tenant du pouvoir) et le jeune *Nûṣ Rṭel*. Finalement le roi, après être passé, de rebondissement en rebondissement, de la colère au sentiment de peur, du désarroi à l'admiration, capitule et fait un geste de sagesse politique : il donne le pouvoir et sa fille à ce "maître-voleur" qui mettra dorénavant ses talents au service du roi

et de la société. Ainsi le dénouement de l'histoire découle de la raison d'Etat, certainement pas de la morale.

Dans cette version de Colin, le nom donné aux deux frères voleurs n'est pas indifférent. Ils s'appellent "Livre" et "Demi-Livre" (*Rṭel u Nûṣ Rṭel*). C'est dire qu'ils ne pèsent pas lourd, qu'ils incarnent les démunis et sont physiquement faibles. Or, comme d'autres jeunes héros de contes maghrébins appelés précisément *Nûṣ Nâs*, *Nûṣ Bnâdem*, *Mqîdesh*, notre *Nûṣ Rṭel* va mettre à mal l'homme le plus puissant et triompher, par la seule vertu de son intelligence vive et pratique. Le public semble, de tous temps et en tous lieux, s'en être émerveillé et amusé. Les contes de voleurs furent si appréciés du public qu'ils furent répertoriés en vingt types de contes dans la classification internationale.

S'agissant de l'Antiquité méditerranéenne, il est vrai que le vol dans les sociétés pastorales (vol du bétail) était presque admis dans le droit coutumier : Lionel Galand a montré, chez les Berbères anciens, que cela jouait le rôle d'une forme d'initiation. Et rappelons-nous, dans les *Hymnes homériques*, la joie admirative de Zeus pour son fils Hermès qui réussit à s'emparer des génisses de son frère, Apollon (en les faisant marcher à reculons).

## **2 - Les anecdotes de Jḥa**

La deuxième section de notre livre nous offre plus de cinquante histoires du personnage facétieux : *Jḥa* - fait exceptionnel dans les recueils existants. Il s'appelle en arabe *Juhâ*, soit selon les réalisations dialectales : *Jḥâ*, *Djoḥâ*, *Gohâ* l'Egyptien, *Djaḥan* le Maltais. Ses anecdotes sont attestées dès le 3<sup>e</sup> siècle de l'Hégire. Leur transmission par voie orale semble avoir accompagné l'expansion des Arabes et gagner le Maghreb, Malte, l'Italie du sud où il prend simplement le nom de *Giufa*. En Turquie, dans les Balkans et jusqu'en Asie centrale, existe son double ou frère cadet : il se nomme *Nasreddin Hodja* dont il existe une étude approfondie (cf. Ulrich Marzolph).

Sur cette vaste aire géographique, la popularité de ce personnage facétieux est toujours vivante. Qui ne se souvient au Maghreb, à Malte, en Sicile, en Turquie de l'histoire de la porte qu'il doit tirer derrière lui, s'il quitte la maison ? Comme vous savez, il prend l'expression "tirer la porte derrière soi" dans son sens littéral, sans tenir compte du contexte... car l'une des caractéristiques de *Jḥa* est sa propension à se comporter de façon inattendue, extravagante, apparemment insensée, qui déchaîne les rires. En fait, il est loin d'être enfermé dans un rôle.

S'il donne l'impression parfois d'être naïf, chacun cherchera à le spolier. Mais en définitive, c'est lui qui va exploiter l'incroyable naïveté et cupidité des autres. En témoignent ici, par exemple, la vente qu'il conclut d'un soi-disant œuf de jument. Il a convaincu l'acheteur que ce gros œuf qui n'est autre qu'une pastèque, une fois couvé, donnerait naissance à un poulain...

Parfois, *Jha* surprend par ses trouvailles astucieuses : c'est le cas, ici, du "*Jha mathématicien*" qui se livre à une acrobatie numérique (partage à partir d'un chiffre impair). Ailleurs, il dénonce par la dérision le faux semblant : le *cadi* va en pâtir.

Parfois encore, il semble avoir l'innocence de l'enfant, personnifiant les objets (sa chemise) ou l'oued ; dialoguant avec la chouette, avec une souris : il fait songer au *Goha* égyptien dont un film appelé "*Goha le simple*" a révélé le caractère poétique. Mais il est capable d'être cynique et cruel sans avoir le moindre scrupule. Bref, ce *Jha* a une personnalité à multiples facettes, riche, complexe, ambiguë. Nos textes en reflètent bien des aspects.

### **3 - Les fables: cinquante au total**

Au Maghreb, les fables racontent essentiellement les mésaventures de deux compères en quête de nourriture : le chacal et le hérisson. Mais alors qu'en Kabylie et en Tunisie, le chacal incarne l'intelligence rusée, nous avons affaire, au Maroc, au cycle opposé : celui du chacal stupide - le malin des deux étant son compagnon, le hérisson. Soit dit en passant : dans le folklore européen, comme l'atteste la classification internationale des contes, c'est le renard qui est, tantôt, l'animal malin (pensons au *Roman de Renard*), et tantôt, l'animal stupide.

Revenons à nos versions marocaines et à l'un des thèmes les plus répandus : nos deux protagonistes, chacal et hérisson, ont fait les labours et les semailles ensemble. Vient le moment de la récolte et de son partage. Le chacal, ignorant et arrogant, a demandé sottement par avance la "tête" des oignons, c'est-à-dire les fanes, puis l'année suivante, les "pieds" du blé, c'est-à-dire les racines... Il cherchera à se venger... Le hérisson a raison d'être vigilant au cours de leurs équipées dans le silo à grain, dans le puits, dans le jardin, etc. Mais au-delà de cette relation ambivalente, relativement solidaire, qui lie chacal et hérisson, ces fables nous donnent à voir vivre une multitude d'animaux du ciel, de la terre et des eaux - fait exceptionnel dans la tradition qui nous est familière.

C'est toute une société, à l'image de la société humaine, avec, à sa tête, un roi : le lion - un lion, entouré de courtisans flatteurs qui le mèneront à sa perte. C'est un monde

sans pitié pour les faibles. La chèvre, la brebis, la petite bergeronnette sont soumises au dur apprentissage de la vie. Il s'agit pour elles d'acquérir un ensemble de capacités pratiques fondées sur la vigilance, le flair, l'expérience, l'aptitude à la simulation auxquelles s'ajoutent quelquefois, pour notre plaisir, des vertus oratoires : c'est ainsi, par exemple, que la chèvre met en fuite son ennemi, le chacal, par ses propos ingénieux. L'esprit d'à-propos, la subtilité du discours, l'invention d'histoires mensongères sont autant de "ruses de l'intelligence" qui assurent sa sauvegarde.

\*

\* \*

Après ce rapide tour d'horizon, nous constatons que le conte remplit, et ce avec humour, l'une de ses fonctions - une fonction libératrice qui l'autorise, dans une certaine mesure, à franchir les tabous. Nous l'avons vu : *Nûş Rţel* n'hésite pas à bafouer la dignité du monarque ; *Jħa* se permet beaucoup d'audace à l'égard des tenants de l'autorité, beaucoup d'audace même en matière de religion ; quant aux femmes, elles ne sont pas en reste : l'une d'elles, à l'approche de *l-ʾîd*, réclame un nouveau foulard pour monter sur la terrasse de la maison au vu des voisins. "Toi, dit le mari accablé par les dépenses domestiques, tu veux une ceinture et tu veux un foulard et tu veux un caftan et tu veux tout !" Il menace de prendre une autre épouse...

Ainsi, le conte offre l'occasion d'exprimer des aspirations, des pulsions, des révoltes. En même temps, il porte et réaffirme les valeurs traditionnelles de la société, comme, par exemple, la préférence accordée à l'endogamie. Nous en avons l'exemple lorsque le fils de la cigogne veut épouser la fille du faucon, l'oiseau des cimes. Les habitudes alimentaires sont différentes. Les deux mondes sont totalement incompatibles. Un proverbe vient exprimer la vérité née d'une longue expérience :

*"Celui qui se marie en dehors de sa tribu, se casse le genou !" (pp. 510-511)*

Et maintenant, me permettez-vous, pour finir sur la dernière section du livre, de vous proposer une énigme à deviner :

"Son nom commence par la lettre *"fa"* ; *"fa"* a de courtes pattes, l'os à l'extérieur et la chair à l'intérieur..." (p. 663)

A vous... *ħâġîtek*... Je te donne à deviner... *l-fekrôn*, la tortue.

Micheline Galley